

ANNALES
DE LA
SOCIÉTÉ LINNÉENNE
DE LYON

Année 1879

(NOUVELLE SÉRIE)

TOME VINGT-SIXIÈME

LYON
H. GEORG, LIBRAIRE-ÉDITEUR
65, RUE DE LA RÉPUBLIQUE
MÊME MAISON A GENÈVE ET A BALE

PARIS
J.-B. BAILLIÈRE ET FILS, ÉDITEURS
19, RUE HAUTEFEUILLE

1879

NOTICE

SUR

PERROUD (BENOIT-PHILIBERT)

PAR

E. MULSANT

Présentée à la Société linnéenne de Lyon, le 13 mai 1878

L'Académie de Lyon et plusieurs autres sociétés savantes de notre ville viennent de faire une perte cruelle en la personne de M. Perroud, que nous entourions tous de nos sympathies.

Cette mort ne sera pas seulement un deuil pour notre compagnie, elle aura au loin de douloureux échos.

Porté par l'affection qui m'attachait à lui, à vous parler de cet ami de tous, ce n'est pas sans une vive émotion que j'essaye en ce moment de vous esquisser à grands traits la vie de ce collègue tant regretté.

Perroud (Benoît-Philibert) était né à Lyon, le 12 février 1796, de parents occupés au négoce.

Après de bonnes études faites au Lycée de notre ville, il en sortit pourvu d'un certificat très flatteur, délivré par M. Béraud, proviseur de cet établissement, et bientôt après il fut muni d'un diplôme de bachelier ès-lettres.

Ses parents l'envoyèrent à Dijon, pour y faire ses études de droit. Doué d'une manière remarquable de l'amour du travail, il en revint après avoir brillamment conquis tous ses grades, et entra en qualité de clerc dans l'étude de M^e Fuché, avoué.

Grâce à son assiduité au travail, à son exactitude, à son instruction, à la rectitude de son jugement, il ne tarda pas à être l'âme de cet office.

Son amour pour ses devoirs fut, pendant quelques années, le seul objet de ses aspirations; mais les éminentes qualités qu'il avait remarquées dans M^{lle} Buyet le portèrent à rechercher l'alliance de cette aimable personne, et le 25 février 1829 il contractait avec elle une union qui a été le gage du bonheur de sa vie.

Devenu avoué en titre en 1836 (1), Perroud ne tarda pas à élever sa charge au premier rang. Il était connu et aimé de tous les clients de l'étude, et grâce aux soins avec lesquels il servait leurs intérêts, grâce à son esprit droit et judicieux, son office prenait chaque année un nouvel accroissement. On citait son esprit conciliant, quand on lui proposait d'entamer un nouveau procès.

Mais en 1846, au moment où ses affaires étaient le plus prospères, l'excès du travail auquel il s'était livré exigea, dans l'intérêt de sa santé, qu'il les abandonnât.

Il fallut, malgré lui, céder à l'avis de son médecin et aux conseils de sa famille et de ses amis.

Perroud, dans ses jeunes années passées au collège, s'était amusé à collecter des insectes. Ces goûts pour l'histoire naturelle avaient eu, chez lui, des racines plus vivaces que chez la plupart de ses camarades; il les avait conservés étant clerc, et, sans dérober un instant à ses devoirs, il leur consacrait une partie de ses dimanches et les quelques instants qu'il pouvait leur donner sans nuire aux intérêts de son patron.

Rendu à la liberté, il se livra sans réserve à cette distraction favorite. Il fit des promenades destinées à soulager son cerveau fatigué par une application trop longtemps soutenue, et dans lesquelles la chasse aux insectes lui procurait des délassements et des plaisirs.

Il chercha dès ce moment à augmenter les richesses de son cabinet, à accroître sa collection. Il se créa dans ce but des relations dans diverses parties de l'Europe : M. Guex, originaire de Genève, condisciple de notre ami Malmazet, et qui était allé se fixer à New-York,

(1) Il reçut du ministre son titre officiel d'avoué près le Tribunal de première instance de Lyon, le 3 mars 1836.

devint pour lui un excellent correspondant; son frère Charles, négociant à Bordeaux, se mit en relation avec divers armateurs ou capitaines au long cours, et lui procura par eux un nombre considérable d'insectes exotiques. Dans ses voyages en Belgique et ailleurs, il trouva l'occasion de lui acquérir, à des conditions favorables, diverses collections d'insectes, et bientôt son cabinet devint au nombre de ceux qu'on citait en Europe.

En 1851, l'Exposition de Londres lui fit profiter de cette occasion pour voir l'Angleterre, que j'avais déjà visitée quelques années auparavant, et où j'avais trouvé, avec mon ami Schaum, de Berlin, chez M. Melly, une hospitalité dont je conserverai toujours un gracieux souvenir.

M. Millière, notre savant lépidoptériste, voulut être de la partie, et contribua aux agréments du voyage.

Le 13 août, nous prîmes le bateau à vapeur jusqu'à Châlons où s'arrêtait le chemin de fer, et le lendemain nous étions à Paris. Après quelques heures passées avec MM. Reiche, Chevrolat, Mniszech et quelques autres entomologistes, nous prenions la route de Londres.

Arrivés dans la capitale de l'Angleterre, nos premières visites furent consacrées au Muséum britannique et surtout à la collection de Linné, confiée à la surveillance de M. Kippist, chargé de la montrer aux visiteurs sérieux. Pendant notre séjour dans cette ville, nous passâmes de longs moments à examiner les souvenirs précieux du Plinè du nord, à prendre des notes sur les insectes ayant appartenu à cet illustre naturaliste. Notre curiosité satisfaite, nous cherchâmes à faire la connaissance de divers naturalistes déjà en correspondance avec nous (1); nous consacrâmes un certain nombre de séances à voir les merveilles de l'Exposition, à visiter Westminster, le nouveau Parlement et la cathédrale de Saint-Paul.

Dans nos courses, nous eûmes l'agréable surprise de rencontrer trois Lyonnais, MM. les abbés Girodon, Bourgin et un autre, et de passer quelques heures avec eux. Perroud mit à profit ses jours passés de l'autre côté de la Manche, pour flâner dans les magasins de M. Stevens et des autres marchands naturalistes, les insectes rares ou précieux qui pouvaient s'y trouver, et il en rapporta une foule de coléop-

(1) MM. Westwood, Spence, Stephens, Curtis, Smith, Gray, Adans, White.

tères dont plusieurs formaient depuis longtemps l'objet de ses désirs.

A notre retour, la mer voulut nous donner un échantillon de sa puissance dans ses moments de fureur : elle s'élevait menaçante; les vagues déferlaient sur le pont, et chacun vit avec joie notre bateau entrer à neuf heures du soir dans le port de Boulogne.

Le mois qui suivit notre rentrée à Paris, fut entièrement consacré à des visites de naturalistes, de marchands, et au moyen d'accroître sa collection.

En 1852, il voulut, avec son épouse et sa nièce, visiter une partie des Basses-Alpes, de la Provence et du Languedoc. En parcourant la plage de St-Raphaël, près Fréjus, il rencontra trois espèces de hannetons ou genres voisins de nos provinces méridionales, et il donna sur leurs mœurs et leurs habitudes des détails curieux, que la Société entomologique de France s'empressa de publier.

De Provence, il voulut aller visiter Montpellier, les environs et quelques parties du littoral. Dans ce voyage, il vit à Montpellier M. Perris dont il conserva des souvenirs affectueux, qu'il entretint de temps à autre, jusqu'à la mort de cet aimable savant.

Notre excursion dans les îles Britanniques nous avait inspiré le désir de visiter l'Allemagne, et de faire connaissance personnelle de divers entomologistes de ce pays avec lesquels nous étions en relation.

Au mois d'août 1861, nous nous mîmes en route pour Paris, et après quelques jours passés à visiter quelques amis qui n'avaient pas mis à profit le moment des vacances pour respirer l'air des champs ou des montagnes, nous eûmes l'heureuse chance de passer quelques heures avec Lacordaire, de passage dans la capitale.

Perroud fit des visites au Muséum où il fut accueilli avec bienveillance par M. Milne-Edwards et par M. Blanchard. Il donna une partie de son temps à MM. Mniszech, Thomson et Sallé, avec lesquels il était particulièrement en relation; puis nous prîmes le chemin du nord.

Notre ami aimait à se rappeler notre réception affectueuse à Liège, par M. Candeze; la beauté des hyménoptères lilliputiens examinés dans les cartons de M. Forster, à Aix-la-Chapelle; les bords pittoresques du Rhin, et les magnificences de la cathédrale de Cologne, commencée dans le xiii^e siècle, et dont le nôtre ne verra peut-être le complet achèvement.

Le lendemain, nous étions à Munster, ville ensanglantée par les ana-

baptistes au milieu du xvi^e siècle. L'espoir d'y trouver M. Sulfran nous avait conduits dans cette partie de la Westphalie. Son absence nous força à continuer notre route.

Nous traversâmes les plaines sablonneuses de Magdebourg et les rues de Berlin, pour nous rendre à Stettin, où M. Dorhn nous attendait.

Souvent, depuis cette époque, sont revenus à notre esprit les jours enchantés passés dans la famille de M. le président de la Société entomologique de Stettin; et notre mémoire est restée longtemps émerveillée des richesses admises dans sa collection, et notre oreille croyait entendre encore les diverses chansons dans toutes les langues dont elle avait été charmée.

Avant de quitter la cité poméranienne, nous étions trop près de la Baltique, pour nous refuser le plaisir de la voir. L'Oder, d'un cours insensible, va se jeter dans son sein; et le bateau à vapeur *Victoria* nous conduisit en quelques heures à Swinmünde, situé près de la mer. De là nous adressâmes nos saluts à nos amis de Stockholm et de diverses parties de la Suède, dont cette mer baigne les rives.

Il nous tardait de revoir Berlin, que nous n'avions fait que de traverser, d'examiner les curiosités de son Muséum, les richesses de sa Bibliothèque, et de faire connaissance avec ses naturalistes.

M. le D^r Gerstecker, directeur du cabinet d'histoire naturelle, était absent; M. le D^r Schaum, qui avait été pour moi un guide si complaisant à Londres et à Liverpool, parcourait la Suisse avec sa jeune épouse: M. le docteur Kraatz voulut bien nous faire les honneurs de la ville: il nous conduisit au Muséum où MM. Stein et Hopffer mirent à notre disposition toutes les richesses de leur établissement.

A la sortie des salles de zoologie, un dîner délicieux nous attendait chez le président de la Société entomologique de Berlin; nos amis de Lyon y firent souvent le sujet de la conversation. Notre cicérone voulut nous faire parcourir quelques-uns des quartiers de la ville et nous fit visiter ces jardins qui, le soir surtout, servent de rendez-vous à la population: établissements singuliers dans lesquels on peut, suivant ses goûts, assister à une représentation théâtrale, en satisfaisant les désirs de l'estomac, se livrer à des jeux divers et se promener sous des ombrages.

Nous avons le lendemain rendez-vous pour visiter la collection de

M. Kraatz. Perroud, dans cet examen, déploya des connaissances qui charmèrent le savant Prussien. La Société entomologique de la ville avait ce jour-là une réunion ; M. Kraatz voulut bien nous y introduire et nous donner, par là, l'occasion de faire connaissance avec la plupart des naturalistes de ce pays (1).

Au sortir de cette séance, notre ami M. Sallé vint se montrer à nos yeux comme un heureux aérolithe ; il était arrivé depuis un instant : je ne sais comment il nous avait si promptement flairé.

Avec lui, nous avons été visiter le lendemain les environs de Berlin et surtout Potsdam et Sans-Souci, pleins encore du souvenir de Voltaire et du grand Frédéric, parcourir les gracieuses allées de ces jardins enchantés et descendre dans les caveaux où reposent les cendres du roi philosophe.

Napoléon, qui était descendu dans ce lieu funéraire, a dû y méditer sur le néant des grandeurs humaines.

Les jardins de Potsdam sont tenus avec un soin très intelligent. Une année que le printemps avait fait son apparition plus tôt que de coutume, Frédéric commanda à son jardinier de sortir les orangers des serres. « Mais, dit celui-ci, les saints de glace (2) ne sont pas passés. Tu sais, lui dit le roi, que je n'ai pas croyance au pouvoir de tes saints. » Le jardinier obéit sans répliquer, et quelques jours après les saints de glace figurèrent dans le calendrier, et les orangers furent gelés.

Nous avons encore bien des choses à voir à Berlin ; mais les jours de notre voyage étaient comptés : Dresde nous attendait.

Dans cette capitale, l'aimable et savant Reichenbach, directeur du jardin botanique et du Muséum d'histoire naturelle, fit passer sous nos yeux les objets les plus remarquables de ces établissements, et pour nous laisser un souvenir ineffaçable de notre passage, nous ménagea la faveur d'une audience du roi.

Nous savions à l'avance les éminentes qualités de ce monarque, l'un des plus grands légistes de l'Allemagne. Il nous reçut avec une bienveillante bonté et nous entretenit en français avec une pureté de lan-

(1) MM. le Dr Baernsprung, Calix, Fischer, Fuchs, Habelmann, Helfrich, Keitel, W. Klæger, Stein, Tieffenbach, Wagenscheiber, Wanschaffe.

(2) S. Mamer, S. Gervais et un autre, inscrits sur les almanachs, dont l'indication correspond à la fonte des glaces, dans le nord ; circonstance qui amène toujours un abaissement de température jusque dans nos pays, et occasionne souvent des gelées.

gage digne d'un membre de l'Académie. Perroud amena adroitement la conversation sur sa science favorite. Le roi parut charmé de son savoir et nous tint pendant trois quarts d'heure sous le charme de sa parole. Deux ans plus tard, le roi se rappelant sans doute cette visite qui lui avait laissé une agréable impression du jugement et du savoir de notre ami, lui envoya la croix d'Albert le valeureux (1).

M. Reichenbach nous ménagait un autre plaisir, celui d'assister à une réunion de la Société Isis, où se trouvaient réunis les principaux naturalistes du pays (2).

Après la séance, un souper exquis nous attendait chez M. le Directeur du Muséum, souper dont son aimable fille, familiarisée avec presque toutes les langues de l'Europe, nous fit les honneurs avec une grâce enchanteresse.

Nous étions trop près de Bautzen, pour ne pas faire une visite à M. de Kiesenwetter.

L'agrément et les jouissances que nous avons trouvés dans cette aimable famille nous auraient laissé des regrets, si nous avions négligé l'occasion de la voir.

Avant de partir de Dresde, notre bonne fortune nous a fait passer une soirée avec M. de Motchulsky, fixé depuis peu de jours dans cette ville. Ils nous a charmés par le récit de ses voyages dans toute l'Eu-

(1) La bonté de la famille royale de Dresde est proverbiale ; en voici un trait qui mérite d'être connu :

Dans la guerre désastreuse de 1870, plusieurs de nos soldats se trouvaient à l'hôpital de Dresde ; la fille du roi venait les visiter quotidiennement. Un jour, elle vit un de ces malheureux pleurant à chaudes larmes. Quel est, lui dit la princesse, le sujet de vos pleurs ? Madame, lui répondit le malade, je songe à ma pauvre mère que je ne reverrai peut-être jamais, et cette pensée m'arrache des larmes. Où est donc votre mère ? reprit la princesse. Oh ! bien loin d'ici, à Lyon, dans tel endroit. Trois ou quatre jours après, la mère reçut une invitation à venir voir son fils, avec une somme plus que suffisante pour les frais du voyage.

La pauvre mère se trouvait dans un état de santé qui ne lui permettait pas de répondre à cette gracieuse invitation ; mais le père, accompagné de sa fille, se mit en route pour Dresde. Ils furent reçus au château, traités admirablement pendant 18 jours, c'est-à-dire jusqu'au moment où le malade fut reconnu pouvoir supporter les fatigues du voyage, et quand le moment fut arrivé, la bonne princesse donna au blessé un médecin et une sœur de charité, pour l'accompagner jusqu'à Lyon, et subvint largement à toutes les dépenses du voyage.

(2) MM. Dreschler, Schaufuss, Voigtlander, Nawrad, Reibisch, Forverck, Reichenbach fils, professeur à l'Université de Leipzig, et Herrich-Schaeffer, de passage à Dresde.

rope, en Amérique, au Caucase, chez les Kirghis, sur les bords du fleuve Amour et jusque sur les frontières de la Chine.

Le lendemain, nous arrivions à Leipzig où le plaisir nous attendait près de M. Félix, cet aimable naturaliste que nous avons vu venir, plusieurs années de suite, passer une partie de son temps à Lyon.

Leipzig a vu mourir M. Kunze, et possède encore M. Saechse, avec lequel nous avons passé agréablement quelques heures.

Nous ne pouvions aller à Munich sans nous arrêter à Nuremberg, ville pittoresque, conservant encore toute sa physionomie du moyen-âge. C'est la patrie des frères Sturm, qui continuent à entretenir le beau cabinet d'histoire naturelle fondé par leur père, l'un des plus habiles dessinateurs d'insectes de l'Europe.

En arrivant dans la capitale de la Bavière, d'autres jouissances nous attendaient. M. le baron de Harold et M. Gemminger nous ont fait passer des moments rendus bien courts par l'agrément qu'ils nous ont procuré. Puis, tandis que Perroud, cédant à ses goûts artistiques, visitait avec admiration les tableaux rassemblés par le roi Louis dans cette moderne Athènes, je donnais mon temps à la Bibliothèque, l'une des plus belles et des plus riches de l'Europe.

Un vif désir nous pressait d'aller jusqu'à Vienne, où nous aurions trouvé d'autres amis et d'autres sujets de notre admiration ; Perroud n'avait pas, depuis plusieurs jours, des nouvelles de sa famille : sa tendresse se créait des motifs d'alarmes, qui heureusement n'étaient pas fondés ; ses inquiétudes nous firent prendre la résolution de partir le surlendemain, après avoir visité la *Bavaria*, statue colossale de plus de quarante pieds de hauteur, dressée devant un petit panthéon offrant les bustes des grands hommes de la Bavière.

Notre excursion dans les provinces allemandes touchait à son terme. Après quelques heures passées en chemin de fer, nous nous trouvions aux limites occidentales du royaume. Nous traversâmes en bateau à vapeur le beau lac de Constance, et nous allions coucher à Zurich.

M. le professeur Heer était absent ; il ne nous restait pas de motifs de rester plus longtemps dans cette cité. Après une courte visite à Berne, à Fribourg, et aux orgues éoliennes de la cathédrale de cette ville, nous arrivâmes le lendemain à Vevey, où nous fûmes heureux de trouver M. Dor (1). Cet oculiste renommé, qui a parcouru toute

(1) M. Dor est aujourd'hui fixé à Lyon, où sa réputation l'avait précédé.

l'Europe pour s'instruire auprès des hommes les plus célèbres de tous les secrets de son art, était venu se fixer momentanément dans son pays natal. Nous trouvâmes près de lui et dans sa famille l'accueil le plus gracieux.

Nous ne pouvions passer à Morges sans visiter M. Yersin, l'un de nos savants orthoptéristes, et sans nous arrêter à Saint-Prex pour voir l'excellent M. Forel, qui malheureusement était malade en ce moment.

Nous voici à Genève, dernière étape de notre voyage. Cette ville avait vu naître l'excellent M. André Melly, chez lequel j'avais passé, en 1847, à Liverpool, des jours si pleins d'agrément.

M. Melly, devenu, par son génie commercial, peut-être le plus riche négociant de Liverpool, où il avait été se fixer, voulut en 1850 faire un voyage d'agrément en Egypte. Il remonta le Nil jusqu'à Carthoum avec sa femme et ses enfants, pour revenir au Caire par les déserts; dès le second jour de son retour, il fut frappé d'une insolation, sous le ciel dévorant de la Nubie, et il y mourut dans une tente dressée au pied d'un palmier (1).

Avant de quitter la vie, il se souvint probablement de la ville qui l'avait vu naître, et son fils n'a été sans doute que l'exécuteur de ses volontés, en donnant à Genève la splendide collection de coléoptères qu'il avait formée.

La plupart des naturalistes de cette cité étaient absents lors de notre passage; nous primes donc avec joie le chemin de la France.

Ainsi se termina ce voyage, pendant lequel aucun ennui n'était venu troubler nos plaisirs.

Jamais Perroud n'avait autant fait briller son amabilité, son caractère bienveillant et enjoué. Jamais il n'avait montré un coup d'œil d'entomologiste plus sûr; jamais il n'avait autant étalé ses connaissances de naturaliste. Il s'était fait des amis de toutes les personnes avec lesquelles nous avons été en rapport.

Notre voyage, qu'il avait su pour moi rendre si agréable, lui avait laissé des souvenirs attachants sur lesquels il aimait à revenir; mais les richesses zoologiques qu'il avait eues sous les yeux, en lui montrant l'étendue et la variété des œuvres de la création, avaient paralysé

(1) M. Georges Melly fils a publié une intéressante relation de ce voyage, sous le titre de *Khartoum and the blue and white Niles*. London, 1851, 2 vol. in-8°.

son désir de continuer ses publications, commencées quelques années auparavant.

Doué de tout ce qui peut procurer le bonheur sur la terre, heureux dans son union, dans ses enfants, dans l'affection de ses amis, il bornait ses plaisirs à l'étude des ouvrages entomologiques qui paraissent, à intercaler dans ses cadres les insectes nouveaux qui lui arrivaient soit du Texas par M. Reverchon, soit du Dohamet par les prêtres des Missions africaines, soit de la Californie par les PP. Maristes, soit enfin de divers autres côtés.

Il s'était chargé de revoir les découvertes du P. Montrouzier, pour rendre plus reconnaissables les espèces publiées par ce savant, dont les descriptions laissent quelque fois quelque chose à désirer ; il aimait à déterminer les insectes exotiques du Muséum de Lyon et de divers amateurs, et à former des projets entomologiques qui s'envolaient en fumée.

Dans l'hiver de 1863 à 1864, il alla avec sa femme et son fils aîné visiter l'Algérie. Il parcourut le Sahara, la plaine de la Mitidja, jusqu'à Blidah et les gorges de la Chiffa.

Il en rapporta bon nombre de coléoptères, et regrettait d'avoir quitté le sol africain au moment où les éclosions commençaient à se montrer plus nombreuses.

Ce voyage est le dernier qu'il entreprit.

A partir de cette époque, nos Sociétés savantes, auxquelles il était auparavant si assidu, ne le virent presque plus à leurs séances ; il donna sa démission de trésorier de l'Académie, charge dont il avait été honoré depuis assez longtemps, et qu'il gérait avec tant d'ordre et tant de profit pour la caisse de ce corps savant.

Il se plaignait depuis trois ans d'un catarrhe pulmonaire qui le forçait à la ville à garder la chambre, et à vivre quelquefois à la campagne.

Cette indisposition, bientôt compliquée d'un emphysème, le fatiguait surtout aux approches de la mauvaise saison, mais toutefois ne laissait aucun sujet d'inquiétude, et ne lui avait rien fait perdre de son amabilité.

Dans les derniers mois de 1877, il se trouvait dans un état satisfaisant ; il méditait de faire un envoi d'insectes en Amérique, et le soir même de la dernière journée de sa vie, il lisait paisiblement son jour-

nal, quand, dans la nuit du dimanche 10 février 1878, une syncope du cœur l'enleva tout à coup à sa famille éplorée, sans que son épouse, couchée dans la même chambre que lui, eut le temps de s'en apercevoir.

Nous fûmes tous consternés d'une fin si inattendue !

Le mardi, à ses funérailles, M. Faivre, président de l'Académie, prononça, devant les amis nombreux qui avaient accompagné sa dépouille mortelle, des paroles touchantes, dans lesquelles il retraçait les regrets qu'il laissait après lui, et surtout les services qu'il avait rendus à la Compagnie, comme trésorier, et qu'on ne saurait oublier.

Puisse cette courte notice, que je n'ai pu tracer sans sentir mes yeux souvent humides de larmes, dire à ceux qui ne l'ont pas connus, combien il mérite de regrets !

Perroud a publié :

MÉLANGES ENTOMOLOGIQUES.

Première Partie, in-8° (1846), contenant : Coléoptères nouveaux ou peu connus, tribu des *Carabiques*, famille des *Truncatiopennes*, section des *Anthiaires*. (Espèces remarquables nouvelles, toutes de Natal, faisant partie de la collection Perroud.)

Deuxième Partie (1853). Descriptions de Coléoptères nouveaux ou peu connus (*G. Anthiaires*, — *Buprestides*, — *Curculionites*). Description très soignée d'espèces toutes exotiques provenant de sa collection et comprenant plusieurs genres nouveaux.

Troisième Partie (1855), contenant la description de la larve de l'*Enocentrus balteatus*. — Description d'une monstruosité du *Rhizotrogus aestivus*. — Espèces nouvelles ou peu connues de *Longicornes*, toutes exotiques et de sa collection. — Notice sur la viviparité ou l'oviviparité de l'*Oreina speciosa* PANZER et *superba* OLIVIER. — Nouveau genre de *Longicornes* et description de deux espèces nouvelles en faisant partie. (Espèces exotiques.)

Il publia dans les *Annales de la Société entomologique de France*, 2^e série, t. 10 (1852), p. LXX-LXXII, des observations très curieuses sur :

1^o La *Captodera massiliensis*, insecte trouvé à Marseille parmi des arachides rapportées du Sénégal;

2° L'*Anomala devotua*, l'*Anoxia scutellaris*, l'*Amphimallus scutellaris* et le *Rhizotrogus cicatricosus*.

Perroud avait été président de la Société Linnéenne de Lyon; il en était devenu le vice-président perpétuel. Il était membre de l'Académie de Lyon, et il en avait été l'intelligent trésorier, depuis la mort de M. d'Aigueperse, jusqu'à l'époque où l'état de sa santé l'obligea à donner sa démission.

Il appartenait à la Société d'Agriculture de Lyon, à la Société Entomologique de France, depuis 1851, à la Société Entomologique de Stettin, à la Société des Naturalistes d'Altembourg, etc., etc.

